

Emmanuel KANT (1724-1804)

Philosophie téléologique et philosophie de l'Histoire

On aborde dans ce dernier polycopié un aspect moins connu du kantisme, à savoir la *téléologie*, mot à mot l'**étude des fins** ou **étude de la finalité**, du grec *télos*, τέλος, la fin, la finalité, le but, le résultat, également *téléo*, τέλεο, je finis, j'exécute, j'accomplis, j'achève, je termine...

Ce thème fut déjà abordé par Aristote avec son idée d'une **cause finale** postérieure, en quelque sorte, à son effet : par exemple, je me promène *pour* avoir une meilleure santé, je fabrique une statue *pour* embellir Athènes. Ce concept est toujours paradoxal, puisqu'il bouleverse les notions chronologiques de l'avant et de l'après. Le résultat final (l'après) est déjà présent dans l'esprit (avant), et c'est l'idée de cette fin qui précède et cause l'action. Le concept du *télos* est donc très proche de celui d'intention, de projet, de dessein, de but...

La *philosophie de l'Histoire* fait partie de la téléologie. Non seulement parce que les acteurs historiques poursuivent des buts, louables ou pas, mais aussi parce que **l'Histoire pourrait posséder un sens**, c'est-à-dire un résultat final, que les acteurs historiques ignorent.

La téléologie incline aussi vers la *théologie*. Car si le monde est un grand tout organisé, cela suggère l'idée d'un créateur intelligent, qui a peut-être eu des intentions au moment où il a façonné le réel. Du reste, sens de l'Histoire et théologie ne sont jamais bien loin non plus. L'Histoire pourrait être le développement d'un projet divin.

Évidemment, pour Kant le criticiste, il ne s'agit-là que de **jugements réfléchissants** et non de vraies connaissances (jugement déterminants). Comme pour le *jugement réfléchissant esthétique*, le *jugement réfléchissant téléologique* ne se situe ni sur le terrain des certitudes physico-mathématiques (philosophie de la Nature) ni sur celui des obligations morales (philosophie de la Liberté). Nous sommes dans un domaine indépendant, mais aussi intermédiaire.

La philosophie téléologique de Kant est contenue dans la seconde partie de la **Critique de la faculté de juger** (1790). Mais il faut ajouter un recueil d'articles rédigés à diverses dates, souvent édités sous le titre général **Opuscules sur la philosophie de l'histoire**, dont le plus célèbre est le petit essai *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784).

La finalité biologique interne

C'est celle à laquelle on pense tout de suite : **l'organisation admirable d'un être vivant**, qui ressemble à une machine mais qui est plus que cela. Voir polycopié précédent, il y avait :

— la *finalité mécanique* : une montre, par exemple, est entièrement organisée en vue d'une fin, c'est-à-dire un but, une fonction, qui est de donner l'heure. La finalité mécanique n'est pas le principal sujet de Kant parce qu'elle n'a rien de bien mystérieux. Elle se trouve évidemment dans l'esprit de l'artisan, de l'horloger.

— la *finalité organique* : un végétal, un animal, est entièrement organisée pour vivre et donner la vie. Tout, dans cet organisme, est agencé pour remplir les fonctions de la vie. Chaque partie interagit avec les autres et produit cette vie. **À la différence des totalités mécaniques, les totalités organiques ont une surprenante capacité d'auto-réparation et de reproduction.** Et, par ailleurs, à la différence des machines, il n'y a pas de créateur humain évident derrière tout cela. On dira « la Nature a fait en sorte que... » par commodité. Cette finalité naturelle suggère bien évidemment, sans la démontrer, l'idée d'un Dieu intelligent, créateur de la nature elle-même.

La finalité externe, l'harmonie entre les choses

C'est toujours **une organisation admirable**, mais à grande échelle. C'est le concours de plusieurs choses différentes, entre elles, et qui produisent un ordre viable et équilibré. La nature toute entière apparaît comme un vaste organisme où tout possède une fonction, y compris les phénomènes les plus aveugles, les plus mécaniques comme les dépôts de sable laissés par les fleuves, dépôts qui favorisent alors la croissance des pins... Là encore, difficile d'échapper à l'idée d'une na-

ture harmonieuse, elle-même produite par un créateur suprême intelligent. Une fois de plus, la téléologie **nous incline à penser de manière théologique**. Plus prosaïquement, Kant, qui était professeur de géographie entre autres choses, décrit **ce qu'on appelle aujourd'hui un écosystème**.

À noter que **l'admiration** pour un être vivant et pour la nature tout entière joue le rôle, pour la partie téléologique, du *plaisir pris à la beauté* pour la partie esthétique.

Finalisme ou mécanisme ?

Ceci étant posé, comment faut-il réfléchir ? En terme de mécanisme ou de finalisme ? C'est la fameuse **antinomie du jugement téléologique**.

— Certains vont opter pour un *mécanisme pur* : pour eux, il n'y a aucune intention dans la nature, tout est l'effet d'une pure nécessité mécanique, d'un enchaînement aveugle des causes et des effets. Au final, cette conception revient à tout expliquer par le *hasard*. Selon Kant, c'est une position dogmatique, métaphysique au mauvais sens du terme, qui n'explique en fait rien du tout. Dire : ce brin d'herbe a été créé par le hasard ne nous donne aucune science, c'est une simple explication verbale, creuse.

— D'autres vont choisir *des explications finalistes dans tous les domaines*, ce qui est également ridicule. Kant s'amuse de ces abus métaphysiques en donnant l'exemple d'un penseur obscur écrivant que Dieu a créé les poux et la vermine pour forcer l'homme à se laver davantage. Il s'agit probablement de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, un Français contemporain de Kant, qui faisait rire ses lecteurs par son providentialisme exalté. Le melon, disait-il, a été divisé en tranches par la nature afin d'être mangé en famille ; la citrouille, étant plus grosse, peut-être mangée avec les voisins. Ce finalisme poussé à l'extrême, par essence invérifiable, est aussi creux que le mécanisme radical.

La position criticiste de Kant revient au juste milieu. **Les sciences de la nature doivent pousser les explications mécanistes jusqu'à leur terme ultime**. C'est ce qu'on fait résolument aujourd'hui, où l'on étudie avant tout des causalités physiques et chimiques dans le vivant (alors que physique et chimie sont, au départ, des sciences de la matière inerte et non de la vie). C'est le principe de base.

Mais Kant montre aussi que la biologie ne se réduit pas à l'étude de mécanismes. La question finaliste « à quoi cela sert-il ? » revient incessamment et supplante la question mécaniste « à cause de quoi cela se produit-il ? ». C'est particulièrement net dans la physiologie et la médecine, où l'on étudie les *fonctions* des organes. L'idée d'une nature *intelligente*, qui « ne fait rien en vain », pour parler comme Aristote, reste donc un *fil conducteur*, un principe de méthode, pour accomplir ce qu'on nomme aujourd'hui les *sciences de la vie et de la terre* (en plein essor, du reste, au XVIII^e siècle). Kant n'affirme pas dogmatiquement qu'il existe un Dieu providentiel ou une mère-nature horlogère prévoyante, mais il faut travailler *comme si la nature avait des intentions* pour promouvoir une vraie et complète connaissance des êtres vivants.

L'Histoire des hommes : ordre ou chaos ?

Le passage de la *philosophie du vivant* à la *philosophie de l'Histoire* correspond un peu au passage, dans la partie esthétique, du sentiment du beau au sentiment du sublime.

Tant qu'on en restait à la biologie et à la géographie (l'ancêtre de l'écologie scientifique), on remarquait un ordre admirable dans chaque être vivant, dans le plus petit insecte même, mais aussi un ordre admirable dans la nature toute entière, les écosystème dirait-on aujourd'hui. Par le spectacle de cette harmonie, nous étions volontiers portés à l'optimisme, au providentialisme.

Mais, avec l'Histoire humaine apparaissent les sentiment répulsifs. L'Histoire donne l'impression d'un immense désordre où prédominent violences, injustices, guerres, bassesses, trahisons, souffrances inouïes, les civilisations s'entre-déchirant ou s'effondrant sur elles-mêmes en permanence. Nous sommes désormais portés à la misanthropie, au désespoir, au pessimisme, à l'idée d'un vaste chaos, absurde et sans issue. Mais Kant n'est pas un philosophe de l'absurde.

Kant a bien compris le rôle négatif d'une philosophie de l'Histoire comme chaos. Celle-ci risque fort de faire chuter le sens moral des hommes même les plus vertueux. À quoi bon agir avec justice, observer tous ses devoirs, si, au final, ce sont toujours les immoralités les plus criantes qui gagnent la partie ? Le découragement, les idées suicidaires nous guettent.

Kant va donc reprendre *l'idée d'une nature intelligente et bien intentionnée*, mais cette fois-ci dans les événements historiques. Comme pour le sublime, il va essayer de réintroduire, en quelque sorte, du bon dans le mauvais, du positif dans le négatif, et pour des raisons morales.

L'idée d'une *nature intelligente et bien intentionnée*, n'est certes pas scientifique, c'est une simple **pensée** organisatrice, et non une **connaissance** scientifique. C'est un jugement **réfléchissant** et non pas **déterminant**. Bref : pour employer une autre expression de Kant, c'est un simple **fil conducteur**. Il n'empêche que ce fil conducteur est bien pratique.

— L'idée de cette nature intelligente permettait tout à l'heure de parachever la connaissance du vivant. C'était jusque-là facile parce qu'en biologie, en géographie physique, l'harmonie saute aux yeux en quelque sorte.

— La même idée va également guider le travail de l'historien. C'est plus difficile parce que rien n'est d'emblée harmonieux en Histoire, tout laisse une impression déprimante. Mais l'historien doit néanmoins repérer de l'ordre, de l'équilibre, de l'harmonie à l'intérieur même du chaos. Du moins Kant, philosophe de l'Histoire, indique *en gros* aux historiens ce fil conducteur, *cette manière d'envisager les choses* (à charge pour eux de l'étudier en détails).

On reconnaît là bien sûr **le progressisme du XVIII^e siècle**, c'est-à-dire *la conviction que l'Histoire va en s'améliorant malgré tout*. Mais ce progressisme n'est que méthodologique, ce n'est pas une idée dogmatique. Kant ne dit pas : nous progressons. Mais, plus humblement, *tout se passe comme si l'Histoire était un progrès à l'infini du genre humain...* Il est influencé par Rousseau qui, lui aussi, avait de sérieux doutes sur le progrès. Cette doctrine agace les élèves qui demandent : mais alors, on progresse ou on ne progresse pas ? En réalité, Kant nous donne un conseil méthodologique excellent : en matière historique, il faut éviter le double écureuil du pessimisme stérile et de l'optimisme béat. Aujourd'hui encore, on reconnaît le mauvais historien à son manichéisme, au fait qu'il analyse telle époque, tel peuple, soit en créant une légende noire (tout allait mal), soit en promouvant une légende dorée (tout allait bien). Et ce qui vaut pour l'étude du passé vaut également pour notre manière d'envisager l'avenir.

L'insociable sociabilité

Voilà le concept-clef de toute la philosophie de l'histoire kantienne ; il se trouve non dans la Critique, mais dans *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784). À la suite de Rousseau, Kant pense le problème des **contradictions de la sociabilité humaine** : d'une part, l'homme ne peut survivre sans ses semblables, d'autre part, il est animé de penchant anti-sociaux, voire criminels. Bref, on oscille entre l'innocence de l'homme naturel du premier Rousseau et l'état de guerre de tous contre tous à la Hobbes.

Mais pour Kant, cette insociable sociabilité, qui engendre crimes et guerres, est aussi paradoxalement la matrice d'une amélioration de la condition humaine. On retrouve là un certain progressisme. À force de conflits, les humains parviennent à créer des formes d'équilibres. Il y a deux raisons à cela :

— L'agressivité humaine pousse l'individu à **augmenter ses talents** pour s'en sortir. Certes, les talents ne sont pas des vertus morales (cf Rousseau), mais ils contribuent au bonheur, du moins au bien-être de l'humanité ; ce sont **les sciences et les arts**.

— L'agressivité pousse également les nations à **créer du politique et du juridique** pour apaiser leurs conflits ; **c'est le droit, civil, d'abord, éventuellement même international, par la suite**. Le XVIII^e siècle valorise un certain pacifisme. N'oublions pas que Kant est l'un des principaux inventeurs de l'idée d'une *Société des Nations*, c'est-à-dire un organisme supra-national dont le rôle serait de réunir les chefs d'État pour négocier pacifiquement avant de se lancer dans des guerres. Cette idée sera réalisée après la Seconde Guerre mondiale. Certes, la SDN n'aura servi à rien, mais l'idée n'est pas, en soi, mauvaise. L'ONU d'aujourd'hui en découle directement, d'ailleurs.

Bref : l'insociable sociabilité produit en permanence 1) des talents, sciences, techniques, 2) des textes juridiques nationaux et internationaux. Certes, ce n'est pas un état humain idéal où tout le monde respecterait l'impératif catégorique, mais, selon Kant, cela place l'homme dans la bonne direction, cela contribue (à l'infini, en quelque sorte) à promouvoir cet idéal.

À chaque fois que l'homme parvient à retrouver un certain équilibre après des conflits, on appelle cela, dans *Idée d'une histoire*, un « **accord pathologiquement extorqué** ». L'expression est claire : un *accord*, ce sont des rapports sociaux qui s'apaisent ; cet équilibre est d'origine *pathologique*, malgré tout, puisqu'il est né de l'agressivité, de l'égoïsme humains. Mais c'est mieux que rien. On n'est pas loin de ce que la philosophie anglaise, utilitariste, appelle *l'intérêt personnel bien compris*.

Une perspective consolante sur l'avenir

Kant sait très bien que sa philosophie de l'Histoire n'est pas une **connaissance** (comme le savoir physico-mathématique) mais une simple **pensée**, autrement dit : *jugement réfléchissant* et non pas *jugement déterminant*. Car **le sens de l'Histoire** est une idée, en soi, invérifiable dans l'expérience, donc métaphysique. Pour valider cette idée, il faudrait être à la fin de l'Histoire, faire le bilan, etc. Et, par ailleurs, ce n'est pas parce qu'un pays produit un progrès humain à un moment donné que cela ne va pas s'effondrer dix ou vingt ans plus tard. On en sait quelque chose à l'heure actuelle avec les crises multiples que nous traversons : sociales, économiques, sécuritaires, sanitaires, etc.

On ne peut donc faire du Progrès une idée métaphysique *dogmatique*. Mais on peut *espérer* tout de même un certain progrès. C'est l'idée *critique* et *morale* du progrès. Dans les situations les plus graves, rien n'interdit de penser qu'une nation peut retrouver, tôt ou tard, un certain équilibre. Et de toute manière, l'homme vertueux doit, conformément à l'impératif catégorique, y travailler. En gros :

- le progrès n'est jamais certain ;
- il demeure néanmoins toujours possible ;
- tout se passe comme si la nature (les penchants) elle-même, par l'insociable sociabilité, poussait l'homme à progresser ;
- contribuer au progrès est, quoi qu'il en soit, un devoir moral impératif.

Ainsi, l'homme juste, l'homme vertueux, au lieu de se décourager, trouve dans la philosophie de l'Histoire des raisons d'agir. C'est la perspective du « comme si » qui supprime le pessimisme du « à quoi bon ? ». Le **progrès** – des *talents* comme des *vertus* – est donc **la fin** (le but) **ultime de l'engagement moral**.

Un abîme entre Nature et Liberté... finalement comblé !

La *Critique de la faculté de juger* traite, dès l'introduction, de cet étrange **abîme** entre Nature et Liberté. Jusqu'à cette 3^e Critique, nous avons deux domaines presque étanches, indépendants : la philosophie de la Nature (les sciences) et la philosophie de la Liberté (la morale). L'esthétique et la téléologie comblent l'abîme entre les deux. Déjà l'expérience esthétique, surtout du sublime, prédisposaient à la réflexion sur les fins morales. Pareil pour l'Histoire, et ses progrès toujours possibles, qui nous renvoient de même aux buts moraux.

Des signes prometteurs

Dans la 3^e Critique, comme dans les opuscules, Kant va donc rechercher, sinon des preuves (il n'y en a pas au sens strict) des signes, des indices rassurants d'un progrès humain au XVIII^e siècle. On en retient généralement quatre.

- **La société civile** : ce concept est fortement inspiré par les thèses de Rousseau, il s'agit d'un État de droit, républicain si possible, ou dirigé par un monarque éclairé, où les rapports sociaux sont pacifiquement organisés sous des lois qui expriment l'intérêt général. *Pour Kant, c'est la question politique essentielle, prioritaire.*

— **La société des nations** : c'est l'organisme ci-dessus expliqué ; il n'en existe pas encore à l'époque de Kant, mais c'est dans son siècle que se précise l'idée de créer ce type d'instance pour régler les conflits pacifiquement, afin d'éviter les horreurs de la guerre.

— **La culture** : c'est le développement des sciences et des arts (techniques), idée là aussi fortement inspirée de Rousseau. Kant valorise fortement l'idée d'un *Siècle des Lumières*, en allemand *Aufklärung*, éclaircissement. Kant est lui-même le plus grand *Aufklärer* de tous les temps. On voit que son siècle est parfaitement conscient de lui-même. Il va même jusqu'à dire que l'égoïsme des monarques a du bon, puisque les rois et les empereurs, pour soigner leur image de marque, s'appuient souvent sur les philosophes et les savants. Pour Kant, le sens de l'Histoire, c'est déjà notamment aller vers de plus en plus de Lumières.

— **La civilisation** : c'est le développement d'une vie plus raffinée, plus polie, généralement dans les grands centres urbains qui promeuvent le commerce, le sens des négociations, les bonnes manières, les bienséances...

Aucune de ces quatre réalités n'est – au sens strict – morale. Ce sont des réalités factuelles, c'est-à-dire des formes d'équilibre collectif créées par l'homme, bon gré, mal gré, en tâtonnant, pour améliorer son sort, après de grandes bagarres la plupart du temps. Mais, à défaut d'être authentiquement moraux, ces progrès factuels favorisent l'avènement d'une société parfaitement vertueuse appelée « **Règne des fins** ». Rassurez-vous, Kant n'est pas un utopiste, il sait très bien que nul d'entre nous ne verra cet Idéal sous ses yeux... Mais, pour Kant, entre *la barbarie totale* et une sorte d'*âge d'or*, on peut penser, envisager la *civilisation* et la *culture* comme des étapes transitoires.

Le rôle étrange de la Révolution française (1789)

Certains articles de Kant, ainsi que la 3^e Critique, ont été écrits après cet événement majeur qui a profondément marqué notre *Aufklärer*, qui, lui, continuait à vivre sous la monarchie absolue prussienne, monarchie éclairée malgré tout (Kant a vécu 1789 et sa suite, depuis Königsberg, à travers les journaux de son époque). La position de Kant témoigne de son sens de la nuance, de son *criticisme*, éloigné de tout *dogmatisme*.

— La Révolution des Français n'est pas, en soi, un signe de progrès. Bien au contraire, en commettant force massacres, en décapitant un Roi débonnaire et en installant dictature et Terreur, elle doit même être pensée comme une horrible régression vers la barbarie.

— Néanmoins, la Révolution se fait au nom d'un idéal républicain de souveraineté populaire et de primat de l'intérêt général, inspiré de Rousseau. C'est donc *une affreuse barbarie commise au nom du progrès des civilisations*, c'est là l'équivoque. Ainsi, dans ses écrits, Kant refuse d'applaudir l'enthousiasmante révolution, mais il félicite tous les intellectuels prussiens et européens (il en fait partie) qui partagent avec enthousiasme les idées des révolutionnaires français, sinon leurs méthodes.

Kant meurt en 1804, à 80 ans, l'année même où Bonaparte, un ancien général républicain de la Révolution française, devient despote absolutiste sous le titre de Napoléon Ier, Empereur des Français.

CITATIONS

« Mais, quoiqu'il y ait *un immense abîme entre le domaine du concept de la nature, ou le sensible, et le domaine du concept de la liberté, ou le supra-sensible*, de telle sorte qu'il est impossible de passer du premier au second (au moyen de la raison théorique), et qu'on dirait deux mondes différents dont l'un ne peut avoir aucune action sur l'autre, celui-ci doit avoir cependant une influence sur celui-là. En effet le concept de la liberté doit réaliser dans le monde sensible le but posé par ses lois, et il faut, par conséquent, qu'on puisse concevoir la nature de telle sorte que, dans sa conformité aux lois qui constituent sa forme, elle n'exclue pas du moins la possibilité des fins qui doivent y être atteintes d'après les lois de la liberté. — Il doit donc y avoir un principe qui rende possible l'ac-

cord du supra-sensible, servant de fondement à la nature, avec ce que le concept de la liberté contient pratiquement, un principe dont le concept insuffisant, il est vrai, au point de vue théorique et au point de vue pratique, à en donner une connaissance, et n'ayant point par conséquent de domaine qui lui soit propre, permette cependant à l'esprit de passer d'un monde à l'autre. »

Critique de la faculté de juger, Introduction, II

« J'entends ici par antagonisme *l'insociable sociabilité* des hommes, c'est-à-dire le penchant des hommes à entrer en société, qui est pourtant lié à une résistance générale qui menace constamment de rompre cette société. L'homme possède une tendance à s'associer, parce que dans un tel état il se sent plus qu'homme, c'est-à-dire qu'il sent le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a aussi un grand penchant à se séparer (s'isoler) parce qu'il trouve en même temps en lui cet attribut qu'est l'insociabilité, [tendance] à vouloir seul tout organiser selon son humeur; et de là, il s'attend à [trouver] de la résistance partout, car il sait de lui-même qu'il est enclin de son côté à résister aux autres. C'est cette résistance qui excite alors toutes les forces de l'homme, qui le conduit à triompher de son penchant à la paresse et, mu par l'ambition, la soif de dominer ou de posséder, à se tailler une place parmi ses compagnons, qu'il ne peut souffrir, mais dont il ne peut non plus se passer. C'est à ce moment qu'ont lieu les premiers pas de l'inculture à la culture, culture qui repose sur la valeur intrinsèque de l'homme, [c'est-à-dire] sur sa valeur sociale. C'est alors que les talents se développent peu à peu, que le goût se forme, et que, par un progrès continu des Lumières, commence à s'établir un mode de pensée qui peut, avec le temps, transformer la grossière disposition au discernement moral en principes pratiques déterminés, et ainsi transformer enfin *un accord pathologique-ment arraché* pour [former] la société en un tout moral. Sans cette insociabilité, attribut, il est vrai, en lui-même fort peu aimable, d'où provient cette résistance que chacun doit nécessairement rencontrer dans ses prétentions égoïstes, tous les talents resteraient cachés dans leur germe pour l'éternité, dans une vie de bergers d'Arcadie, dans la parfaite concorde, la tempérance et l'amour réciproque. Les hommes, inoffensifs comme les moutons qu'ils font paître, ne donneraient à leur existence une valeur guère plus grande que celle de leurs bêtes d'élevage; ils ne combleraient pas le vide de la création au regard de sa finalité, comme nature raisonnable. Que la nature soit donc remerciée, pour cette incapacité à se supporter, pour cette vanité jalouse d'individus rivaux, pour l'appétit insatiable de possession mais aussi de domination! Sans cela, les excellentes dispositions sommeilleraient éternellement en l'humanité à l'état de simples potentialités. L'homme veut la concorde, mais la nature sait mieux ce qui est bon pour son espèce : elle veut la discorde. »

Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, Proposition 4

« On peut considérer l'histoire de l'espèce humaine, dans l'ensemble, comme l'exécution d'un plan caché de la nature, pour réaliser, à l'intérieur, et dans ce but, aussi à l'extérieur, *une constitution politique parfaite*, car c'est la seule façon pour elle de pouvoir développer complètement en l'humanité toutes ses dispositions. »

« Quand on empêche le citoyen de chercher son bien-être par tous les moyens qui lui plaisent, pourvu qu'ils puissent coexister avec la liberté d'autrui, on entrave le dynamisme de l'activité générale et, par là, d'autre part, la force du tout. C'est pourquoi on supprime de plus en plus les limites mises aux faits et gestes des personnes, et on concède la liberté générale de religion. Et ainsi, les Lumières se dégagent progressivement du cours des folies et des chimères, comme un grand bien que le genre humain doit aller jusqu'à arracher des projets égoïstes d'expansion de ses souverains, pourvu qu'ils comprennent leur propre intérêt. Mais *ces lumières*, et avec elles aussi un certain intérêt du cœur que l'homme éclairé ne peut éviter de prendre pour le bien qu'il conçoit parfaitement, *doivent peu à peu monter jusqu'aux trônes*, et même avoir une influence sur leurs principes de gouvernement. »

Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique, Proposition 8 (extraits)